

PAK

Grâce à la bêtise, j'entrevois enfin une portion de l'infini.

Je voudrais me présenter, mais on m'a toujours dit de ne pas donner de vrai nom dans les livres. Trop de problèmes. Surtout dans les biographies. Ou dans les autobiographies. Alors je vais dire qui je ne suis pas. Même si ce livre n'est pas autobiographique, je m'épargnerai les soucis. Je ne suis pas Alain Klein. Je ne suis pas lui. Pas Alain Klein. Disons PAK. Ce sera plus simple. Je suis né à 9548 kilomètres de Los Angeles. À quelques années près, c'était en 1980, pas en juillet, après le 1<sup>er</sup> du mois et un autre jour que dimanche. Depuis, je vais régulièrement dans cette ville. Pas Los Angeles. L'autre. Encore que la dernière fois remonte à quelques années. Je ne travaille pas dans la communication et je n'ai pas deux fils. Voilà. C'est moi. Rien de spécial. Je suis comme tout le monde. Comme tout le monde d'ailleurs. Alors pourquoi écrire ce livre ? Il serait intéressant de poser la question à chaque écrivain après la première phrase écrite :

— STOP ! Attends ! Pourquoi tu veux écrire ce livre ?

— Allez, laisse-moi ! J'ai une idée là.

— Une idée de quoi ?

— Je sais pas mais je suis inspiré. Tu verras plus tard.

— Et moi, je suis une de tes idées ?

— Tu m'emmerdes ! Je vais à la ligne et je reprends la narration.

L'inspiration a toujours été là. Je ne rejoins pas tous ces auteurs qui témoignent de leur expérience de la page blanche, jusqu'à en faire des livres (!), pleurant leur douleur de ne pas réussir à tapoter sur la bonne lettre au milieu du clavier. Je me suis toujours demandé pourquoi ils ne faisaient pas autre chose en attendant qu'une éventuelle idée débarque ! Les idées, me concernant, ont toujours été trop nombreuses. Elles n'étaient pas toutes bonnes, loin s'en faut (j'adore cette expression, elle dénote toujours), elles ne sont toujours pas toutes bonnes, du reste. Mais elles demeurent nombreuses. Ma difficulté à moi c'est de me limiter pour ne pas trop penser à mes idées. Sinon, je pourrais ouvrir un nouveau fichier de traitement de texte tous les jours, un attribué à chaque idée. Mais je me retrouverais envahi de travail qui n'aboutirait jamais. Je préfère alors sélectionner parmi mes idées, quitte à en perdre, préférant quand même d'abord les prendre en notes. Il m'est néanmoins arrivé d'avoir trop d'idées dans la minute et de ne pas noter assez vite. J'en ai perdu beaucoup. Des morts atroces. Des idées du siècle. Des idées fantastiques. Des idées incroyables. Je préfère me mentir et annoncer que c'étaient sûrement des idées de merde. Sinon, elles envahiraient encore mon esprit ! Que ne ferait-on pas pour ne pas culpabiliser de se débarrasser des bonnes idées ?

J'ai écrit. Beaucoup. Il y a des choses à garder. Il y a beaucoup à jeter. Mais tout était nécessaire pour ce livre. Pas dans l'absolu. On se calme. Je vous entends d'ici... Non, juste pour ce livre. On ne va pas débattre sur la nécessité. Et les débats me gonflent de plus en plus. Il n'y a que quand on a besoin de donner de la crédibilité à l'instabilité de ses opinions qu'on a besoin de débattre. Sinon la dialectique suffit. Les débats n'ont jamais apporté d'autre fin que deux personnes ou plus pensant différemment. Et voilà. Fin du débat. Personne n'a changé d'avis. Youpi ! On a bien avancé.

Ils n'y sont pour rien pour la plupart. Ils ne sont que des victimes de ce qu'on leur a imposé : la biologie. La vie. « Tu vas naître et t'as rien à dire. C'est nous qui décidons. On est tes parents, on n'est pas n'importe qui ! » En fait, si. Mais il faut accorder un défaut d'humilité à ses géniteurs pour s'en rendre compte. En attendant, ils ont leur rôle. Ils nous expliquent pendant des années combien ils sont importants, combien nous sommes importants. Quelle désillusion une fois que le sens critique débarque ! Ils nous mentent, pensant prononcer la vérité. Comment gérer cela ? Un jour, je leur ai demandé (à ceux qui se sont occupés de ma conception) pourquoi ils m'avaient appelé PAK. Ils m'ont dit que ce n'était pas le nom de l'infirmier qui avait participé à l'accouchement ce jour-là. C'est comme ça qu'ils l'avaient choisi, au dernier moment. PAK ne veut pas dire sagesse ni étoile, mais c'est mon nom. Je m'y suis fait. Et puis ça sonne bien, PAK. On se rappelle facilement grâce à la percussion. Un coup et c'est fait. Mais ça engage toujours une question avant.

— Tu t'appelles comment ?

— PAK.

— PAK ?

— Ouais, PAK.

— OK.

Et voilà. C'est fait. Je ne l'ai pas mis mal à l'aise face à son étonnement et il se souviendra de mon nom pour toujours. Il racontera à ses potes cette discussion, en rajoutant sur son étonnement, racontant qu'il était étonné en jouant l'étonnement. Mais PAK, il s'en souviendra. L'avantage avec PAK, c'est que personne ne précise de quel PAK il s'agit. Si c'est Franck, on peut facilement en connaître deux ou trois. Pareil pour Nicolas. Pareil pour Olivier. Selon les générations et les âges des fréquentations, il est rare de tomber sur uniquement des prénoms uniques. Mais PAK, y en a qu'un. J'en

suis pas fier. J'y suis pour rien. Mais je n'en ai pas honte non plus. J'y suis pour rien !

L'autre avantage, c'est avec les filles. Elles demandent toujours si PAK, c'est mon vrai nom. Comme si j'allais leur en dire un autre ! Et dès qu'on a un truc pas comme les autres, c'est des points qu'on marque. Ça fait un peu jeu à gagner de le dire comme ça, mais c'est pourtant la réalité que j'ai vécue. Pour les hommes, j'en sais rien. J'ai jamais désiré autre chose qu'une femme. J'ai cru plusieurs fois trouver « la bonne ». Des bonnes, y en avait beaucoup. C'est en tout cas comme ça qu'on les désigne pour dire qu'on apprécie leur physique et leurs formes. Ça sonne mal. C'est pas poétique. Mais c'est pas insultant. Pas dans nos bouches. C'est ce qu'on veut faire dans les leurs qui est insultant. Pas pour le geste, mais pour le viser comme but ultime.

J'en ai fini avec ça. Je n'ai pas de désir. Je n'ai pas d'envie. Pas dans ce domaine. J'en ai eu tellement. Trop. En fait, on ne devrait jamais assouvir ses envies. Jamais commencer. C'est en réussissant une fois qu'on devient accro. Comme les joueurs. Leur plus grand malheur est d'un jour toucher beaucoup d'argent. S'ils ne faisaient que perdre, dès le début, ils ne deviendraient pas joueurs. Ils n'auraient pas l'addiction. Ce ne serait qu'un loisir. Mais le hasard ne joue en la faveur de personne dans ces cas-là. Les obsédés, dépendants du jeu, ont déjà gagné. Ils ont connu la possibilité d'une réussite. Ils ont goûté au gros lot, ils l'ont léché du bout de la langue et l'ont bien gardé en bouche, mêlé à la salive, avant d'avalier et de savourer. Pour faire durer le plaisir. Ils ont même, à ce moment précis, pris la décision de modérer un peu plus leur jeu futur. Mais le futur est depuis longtemps inscrit dans un passé oublié. Ils rejouent depuis longtemps, plus qu'avant. Plus que jamais. Pleins d'espoir qui coûte plus que leur salaire mensuel.